

CHLORION



EDITIO

Retour
en
Thessalie.

Retour en Thessalie

Pièce de théâtre

Personnages :

- Ouros dit Philoxios
- Ania

L'action se déroule en un lieu qui a pour nom Elatia, au loin une ville nommée Gyrton. Des fissures parsèment le sol desséché ; une pauvre mesure se tient à côté du chemin qui traverse l'espace. Il n'y aura pas de coupures, de parties distinctes ; seulement des moments d'accalmie où l'on jouera sur la lumière.

L'ORAGE

Ouros : (entrant en scène lentement jusqu'à venir devant la porte de la mesure) Je n'ai pas souvenir de cette petite maison ; elle n'existait lorsque je suis parti au loin. (il se penche à l'intérieur) Une cabane de berger tout au plus avec sa couche et son foyer. Personne... Je vais donc rester ici le temps de refaire ma force. (silence) Il fait gris, le ciel pèse lourd ; tous les hommes que j'ai rencontrés furent cruels et leurs buts insensés. La mer ici ne se voit plus ; en rien elle ne m'accompagne de sa parole obsédante. Elle me manque...

Pourquoi suis-je parti au juste voici vingt ans ? Je ne sais plus ; j'étais jeune, épris de justice, voulant mieux que tout la belle nouveauté. J'ai vécu ici ou là, lutté pour et contre mais tout ceci ne compte plus à présent. J'ai délaissé le monde ou plutôt il m'a abandonné comme le fait la vague d'un vieux morceau de bois flotté. Ainsi m'est venue l'idée du retour. (silence)

Parfois dans l'ombre des chemins, nous sommes assaillis par une clameur puissante, chose persistante que l'on ne sait connaître. Tout comme si les dieux, à nouveau, quittaient la terre antique pour se rendre nulle part où nul ne les attend, où ils ne sont bienvenus. Que sont les dieux désormais ? Ceux qui nous gouvernent ? Toujours est-il que fuir s'imposait à la face du mensonge, de leur cynique invention. Au service duquel te mettras-tu ? Rien de paisible t'attend ; le sais-tu ? (silence. Il s'assied) De toutes ces gloires, misères, que reste-t-il ? Rien, à peu près rien dit-on quand au soir de sa vie on fait le compte net. De ces pas infinis sur la poussière des routes la trace s'en est allée à la première pluie. Bien, bien, cela reste bien qu'il n'y ait

de mémoire car là où demeure le souvenir demeure la souffrance.
J'ai commencé ce jour qui me verra périr, peut-être...

Ania : (surgissant de l'ombre) Qui es-tu toi qui m'approche ? Que
veux-tu ?

Ouros : Je suis un voyageur de retour.

Ania : Je ne me souviens de toi.

Ouros : Il me faut chercher les lauriers des futurs triomphes.

Ania : De quelles victoires parles-tu ?

Ouros : Autrefois quand dans les cités on se réunissait et que
cessaient toutes les guerres...

Ania : Ces choses n'existent plus.

Ouros : Il y a vingt ans encore... Mais tu n'étais pas née voici
vingt ans.

Ania : Bien sûr que oui.

Ouros : Tu me semble si jeune pourtant.

Ania : Ils disent tous cela, ceux qui viennent jusqu'ici.

Ouros : Et pourquoi viennent-ils ?

Ania : Pour prendre et dominer. Passe ton chemin, vieil homme.

Ouros : Ne me chasse point encore, jeune fille ; je ne te ferai rien de mal. (un silence) Que fais-tu en ce désert ?

Ania : Cela a-t-il tant d'importance ?

Ouros : Oui car lorsqu'on s'apprête à demander l'hospitalité, il convient de savoir qui est son hôte.

Ania : Qui t'a dit que je vais te laisser demeurer ?

Ouros : Je crois que tu vas le permettre ; tu vas m'accorder de rester sur le pas de ta porte, sous cet auvent qui protège de la pluie. En rien je ne te dérangerai ; mon souffle sera léger, je te l'assure. Beauté et douleur m'accompagnent mais à mes côtés sont les mots précieux. Vous tous qui êtes riches, je suis plus riche encore ; vos palais crouleront, vos mémoires périront or s'il subsiste une seule de mes paroles j'aurais été heureux messager de la vie.

Ania : Tu es donc Poète. Même toi tu n'as rien à faire ici.

Ouros : L'hiver revient sur le dos de l'aigle et il n'aura de pitié. C'est le pays d'octobre à présent, alors j'ai pour cela quelque nostalgie. Qui es-tu ?

Ania : Je garde les blés des hommes.

Ouros : On dit cela de la Justice.

Ania : Vraiment ?

Ouros : Oui, celle qui autrefois marchait au beau milieu des peuples. Celle qui, voyant nos crimes enfler tel le fleuve en crue, s'est résignée à prendre le chemin des cieux, laissant sur cette terre son manteau d'apparence.

Ania : Je ne suis ce que tu prétends.

Ouros : Alors pourquoi es-tu là ?

Ania : Par hasards, par nécessité aussi. Mes pas m'ont menée en cette retraite à moins que ce ne soit le ventre de ma mère.

Ouros : Tu ne te souviens donc de rien ?

Ania : À quoi bon les souvenirs ? Les bribes de la mémoire nous trahissent sans cesse. Et puis tout-à-coup ces choses là s'assemblent ; il souffle aussitôt un vent mauvais.

Ouros : Voici qui sonne vrai, je l'avoue. Depuis quelque temps les noms m'échappent et je dois lutter pour les reconquérir, me faisant dire : qui sont ces gens que je côtoie ? Chacun d'entre nous est ainsi le centre de nulle part.

Ania : Un autre que toi est venu naguère. Il a mené en cette contrée sa vie aventureuse, se disant l'ami du plus grand sage du pays. Un instant j'ai cru en lui.

Ouros : Pourquoi ne point l'avoir suivi ?

Ania : Partout quand il passait se renforçait la tyrannie.

Ouros : Je comprends.

Ania : Je ne crois pas que tu connaisse ce que j'ai vécu là-bas en ces pays où l'on enterre les os des chiens et pas ceux des hommes.

Ouros : Penses-tu que nos souffrances peuvent se dénombrer ?

Ania : Non.

Ouros : Me diras-tu ?

Ania : Parce que la peine de l'autre, sa douleur ne compte pas, ne vaut rien. Même si tu compatis, l'impuissance fait le reste.

Ouros : Je te trouve bien désespérée.

Ania : Juste ce qu'il faut.

Ouros : (après un silence) N'y-a-t-il vraiment plus aucun laurier dans la vallée ?

Ania : Je n'en ai vu depuis bien longtemps. Pourquoi désirer ce qui n'est plus ?

Ouros : Tu n'as pas bien regardé, ni même cherché.

Ania : En quoi aurai-je besoin des lauriers des héros ? Ces choses ne sont faites pour les femmes.

Ouros : Ce sont elles qui les décernent pourtant.

Ania : Que veux-tu dire ?

Ouros : Crois-tu que l'on peut ceindre son front après l'effort si elles ne le souhaitent ? Elles sont nos mères, nos soeurs, nos amantes ; comme telles leurs regards comptent plus que tout sur nos actes.

Ania : Vos actes sont violents, vos pensées misérables toujours tournées vers la domination.

Ouros : Sans doute.

Ania : Nous désirons autre chose. Je veux autre chose.

Ouros : La terre est grande ; les hommes qui la peuplent sont nombreux et la plupart du temps égoïstes, cruels.

Ania : Ceci doit changer.

Ouros : Peut-être.

Ania : Plus que tout, je le veux.

Ouros : Ce n'est point ici que tu y parviendras ; dans ce désert où ta parole s'en va dans le silence des pierres. Changer voici bien l'illusion ! Si tu prétends tenir autrement tes dires, tu devras te rendre dans les cités bruyantes, affronter les regards et les haines, compter tes partisans et surtout tes ennemis. Ceux-ci seront les plus nombreux, crois-moi, car à tout idéal ils opposent leur fiel, leur ordre qu'ils prétendent immuable, leur bien qui est obscénité.

Ania : Je sais ; les puissants ont cela qu'ils gouvernent sans âme, toujours à abêtir, à diviser et à mentir encore. Pour eux le bien n'est qu'une parodie.

Ouros : Le menteur finit par croire en son propre mensonge.

Ania : J'irai là où tu dis.

Ouros : Attends encore un peu.

Ania : Pourquoi t'écouterai-je ?

Ouros : Parce que tu n'es pas prête.

Ania : Que veux-tu dire ?

Ouros : Affronter les menteurs, les veules, les cruels ne se fait point par la seule révolte.

Ania : Vraiment ? Faut-il la Force ?

Ouros : Oui. Or il demeure facile de vaincre mais cela ne peut durer ; il faut convaincre pour instaurer quelque justice.

Ania : Veux-tu m'en dire plus ?

Ouros : Pour cela tu dois me permettre de rester quelque peu.

Ania : Bien mais ne t'approche pas au-delà du seuil. (un silence. Il s'assied devant le seuil)

Ouros : Autrefois je fus ce que tu sembles ; mon coeur s'enflammait pour la moindre des causes qui se parait de noblesse à mes yeux.

Ania : J'ai un peu plus de sens que cela.

Ouros : Si tu le dis. Je suis donc parti affronter le monde et ceux qui le parcourent. Quel fou j'étais ! J'aurais dû demeurer ici en ce havre paisible. Rien n'a son pareil que de vivre au gré du jour qui vient. (un silence) Pourtant tous les signes étaient là et je ne les ai vus. Je voyageais inconscient parmi la foule industrielle ; cette foule des hommes pareils aux sauterelles qui dévorent un champ de blé sous le soleil d'Orient. J'allais, je croyais être libre.

Ania : Quels signes ?

Ouros : Ceux qui présagent la folie, l'absurde foi des êtres ou encore l'or mauvais, la quête du pouvoir sans fin, le mépris de l'aurore, le vent destructeur.

Ania : Quelle importance à présent ? Aurais-tu changé quelque chose à ce qui nous accable ?

Ouros : Dire la venue du malheur fait partie du devoir.

Ania : Personne ne veut entendre l'approche de l'orage.

Ouros : Je le sais... Nous avons permis ces guerres insensées, cruelles jusqu'à l'écoeurement. Nous avons pillé les beautés de la Terre.

Ania : Et ce depuis toujours.

Ouros : Bien mieux qu'autrefois encore.

Ania : Ta mémoire te trahit ; il n'y a pas si longtemps sous ce même soleil qui brille pour nous tous, non loin d'ici, on tuait sûrement.

Ouros : Je n'ai rien oublié de ce dont tu parles. Je fus parmi les combattants écrasés de chaleur, aveuglés de poussière. J'ai enterré les morts des deux camps unis dans le trépas en une même fosse. J'ai été vainqueur et au nom de cela j'ai fait pire : j'ai éloigné l'ami, bafoué la femme et asservi la fille tout cela en un jour de notre puissance imméritée.

Ania : Tu dis vrai. J'ai subi.

Ouros : De cela nous devons le compte amer et terrifiant.

Ania : Humilier veut dire que l'on sera haï.

Ouros : S'il n'y avait qu'humilier ! Les hommes savent aussi quitter pour des choses soumises en apparence.

Ania : (silence) N'y-a-t-il pas d'amour ?

Ouros : Peut-être existe-t-il mais il demeure un désir d'amour, parfois une furie. Cette chose nous tue, elle vient et nous anéantit. Cette chose c'est la vie.

Ania : Je ne te crois point.

Ouros : Pour ne pas mourir les hommes entrent dans leurs maisons. Ceux qui n'avaient plus de maison eurent pour eux des villes où ils furent privés de tout même d'un seul regard de ceux qui passaient en les rues. Nous sommes ainsi faits d'indifférence et de misère. Là tout se noue : cet ordre qu'il faut pour vivre ensemble, ne point s'entretuer par folie meurtrière car, vois-tu, pour l'autre tu es la bouche inutile, l'étranger différent qui vient t'anéantir. Tout nous rejette et parce qu'il faut manger, il faut tuer. Sais-tu que l'on prend goût à tuer ?

Ania : Plaisir même !

Ouros : Oui. C'est pour ceci que les triomphes sont devenus nécessaires : ils partagent entre tous le crime de chacun.

Ania : Tu n'es qu'un vieux fou. La paix peut nous unir.

Ouros : As-tu déjà contemplé une armée qui s'avance ? Dans le fracas du métal, la cendre soulevée par ces milliers de bottes, le regard vide des jeunes soldats ? Pas une parole de paix ne tient devant un tel spectacle pour peu qu'il y ait une musique ardente.

Ania : Tu décris des choses d'il y a longtemps.

Ouros : Le passé revient toujours à son heure ; on lui donne d'autres noms mais sa force demeure intacte. Celle qui asservit. (un silence) Cela me fait penser à un beau jour d'été parsemé de nuages ; tout s'annonce calme. Pourtant nos corps agités sont inquiets du devenir jusqu'au premier grondement du tonnerre lointain.

Ania : Encore l'orage ?

Ouros : Oui l'orage qui balaie tout et ne laisse après lui que seuils brisés, flots de boue et deuil.

Ania : Les tempêtes sont les tempêtes. On ne peut les fléchir.

Ouros : Je te parle de celles que les hommes rassemblent pour eux-mêmes.

Ania : Je t'évoquais la paix... Voici pourquoi je suis ici où j'ai trouvé la joie d'exister.

Ouros : Heureuse que tu es ! (la lumière baisse ; Ania entre dans la mesure et Ouros s'assied sous le porche, la tête sur les genoux, les bras croisés. l'obscurité se fait un temps)

Ania : (elle sort ; la lumière, douce, teintée de bleu, revient d'un coup) As-tu dormi, vieil homme ?

Ouros : Je suis dans mon rêve ; l'artifice y est aboli. Mon songe se veut pensée des rois, écrasante beauté des neiges. Je suis ainsi à la fois un autre et puis moi-même.

Ania : Pourquoi des rois ?

Ouros : Parce que les masques de ces rois s'arrachent à mains nues.

Ania : Alors, ainsi, le théâtre du monde nous vient ouvert.

Ouros : Qui seras-tu aujourd'hui ?

Ania : Celle qui t'accompagne.

Ouros : Ce sera une épreuve.

Ania : Je suis prête.

Ouros : Descendre en toi-même ?

Ania : Et pourquoi pas ?

Ouros : Savoir enfin que le tout est un rien qui ne repose sur rien.

Ania : Tu ne m'apprends grand chose, Poète. La mer est issue de la mer.

Ouros : Ta pensée se veut juste ; voilà qui peut faire gagner du temps.

Ania : Le temps n'existe pas, vieil homme. Il se contracte puis s'étire. Il n'est autre que nous-mêmes en notre sentiment. Tu attends l'objet de tes désirs ; il t'ignore alors que toi, tu ne vis pas vraiment.

Ouros : Je pense vivre en mon rêve.

Ania : Peut-être. Prouve-le.

Ouros : J'ai en l'esprit ces cavaliers qui se battent sous la lune au milieu des blés d'argent qui autrefois furent d'or.

Ania : L'image te ressemble.

Ouros : Je ne puis rien au chaos du monde ; j'amasse seulement de petites pierres et je progresse ainsi.

Ania : Et tu as mis tes forces en cela ?

Ouros : Oui. Toutes mes pauvres ressources, par dessus l'été ou l'hiver. Des mots qui viennent, s'assemblent en une époque imbécile qui ne sait qu'aboyer.

Ania : Es-tu heureux au moins ?

Ouros : Tu devrais dire : ai-je été heureux dans un monde terrible ? Non car comment être heureux quand les autres autour de vous ne le sont pas ?

Ania : Les autres comptent autant que cela ?

Ouros : Ils font partie de nous sans s'en apercevoir.

Ania : Encore une belle image mais bien peu te croiront.

Ouros : Pourtant je dis la vérité. (un silence) Lorsque quelqu'un s'en va dans le trépas, il se retire de toi-même ; il emporte le passé ne serais-ce qu'en un regard brièvement posé sur toi. Là réside le temps vénérable en sa puissance et le pays des morts où désormais il acte est la contrée la plus immense qui soit. Elle n'a point d'issue, elle s'agrandit sans cesse.

Ania : Voici pourquoi je ne me lie en rien, avec personne.

Ouros : Quel pain bien amer !

Ania : Il me suffit.

Ouros : Tu prétends pourtant garder le blé des hommes.

Ania : Une tache comme une autre. Je suis là, au bord du champ et si les oiseaux viennent pour manger, je les chasse ; ils s'envolent plus loin.

Ouros : L'oiseau ne vole pas, il s'empare des cieux. Tu n'y suffiras point.

Ania : Pour l'instant ils ne sont trop nombreux ; on me donne de quoi vivre à peu près.

Ouros : À peu près dis-tu ?

Ania : Il m'arrive d'avoir faim.

Ouros : Soyez maudits, vous les riches qui ne partagez rien !

Ania : Je ne sais de quoi tu veux parler.

Ouros : Ceux qui font la moisson, vendent le blé au loin, sont ceux-là qui dirigent le monde. Un temps j'ai cru qu'ils étaient à leur place mais je me trompais. Ils n'ont rien d'autre à l'esprit que l'or mauvais, le pouvoir qui nous broie. Sans cesse ils font appel à notre raison pour mieux nous égarer.

Ania : Veux-tu dire que la raison n'existe pas ?

Ouros : Oui. Une illusion entretenue afin de nous tromper encore. Peu important les lieux mais les puissants trahissent toujours.

Ania : Tu as bien des moments à perdre, Poète, en se souciant de ces choses.

Ouros : (riant) Tu as raison ! Pourquoi s'inquiéter des actes auxquels on ne peut rien ? Pourquoi vivons-nous ? Pour quelques moments intenses; le reste n'est que de l'attente. Ma vie s'est accomplie sous un cruel mensonge : croire en la justice qui, elle aussi, n'existe. (un silence) Je puis pardonner désormais car j'ai ceci en moi pourvu que la mort n'ait pas découlé de leur acte.

Ania : Je ne te comprends guère.

Ouros : Nous entassons des pierres, du bois, du métal, du verre ; nous croyons de la sorte fabriquer des soleils alors que ce ne sont que de pâles fétus, des monuments d'orgueil. Ces puissants qui ont tant de richesses ne font que s'enivrer de démentes chimères ; pour eux la vie n'a aucun prix.

Ania : Il me semble que jouir de la richesse doit procurer de la félicité.

Ouros : Le bonheur ne réside point dans la richesse ; il est dans la mesure mais aussi en l'émerveillement.

Ania : La Poésie ?

Ouros : Oui. La Poésie. (un silence)

En quoi ai-je vécu à orner mon pays des splendeurs de mon âme ?
En quoi ai-je atteint les neiges immaculées ?
Ces sommets sans pareil où le Phénix vient se poser parfois
lorsque des nuages éclatants il est soudain lassé.
Ne pas savoir, ne pas aimer où sont ces choses ?
De rêve en rêves je les sais à l'orée de ce monde
où il n'y a jamais la terre qui me manque
celle qui me vit naître autrefois de ce jour.

Terre noire mes pas me conduisent vers toi
voici d'où je viens pour cet absurde monde
la seule raison qui me dit de rester encore
est l'amour que j'ai de toi, vive nostalgie désormais
ma jeunesse perdue, cette grâce infinie si vite gaspillée.
Et maintenant que j'admire la lune ronde
la course subtile des étoiles scintillantes
je ne sais comment trouver quelque consolation
peut-être que la mer saurait en finir avec cette tristesse
répondre à la question qu'ai-je fait de cette vie qui doit
se célébrer ?

(un silence)

Ania : Tu connais, en effet, ton métier.

Ouros : (tête penchée vers le sol) Je n'en sais pas d'autre.

Ania : Comment te viennent ces images, dis-moi !

Ouros : Je l'ignore. Autant te dire des mots creux pour te satisfaire... Ce sont des musiques ensemble, des traits de

lumière. Parfois une phrase s'impose, disparaît ; je la perds à jamais. Mais peu importe puisque tout se mêle avec l'invisible qui de toutes parts nous entoure. Mon cœur se soutient ainsi dans l'adversité, la misère que je vois autour de moi. Qu'ai-je à perdre puisque rien ne s'achète avec la Poésie ?

Ania : J'ai rencontré des poètes bien habillés.

Ouros : Ce sont des menteurs.

Ania : (riant) Parce que tu ne mens point peut-être ?

Ouros : J'ai eu le temps de quitter cet habit du mensonge. La Poésie va nue.

Ania : Elle est méprisée.

Ouros : Je le sais mais ô combien nécessaire quand vient la déchéance. Grâce à elle je puis encore marcher. Quelque peu...

Ania : Je n'en ai pas besoin.

Ouros : Pas encore.

Ania : Je trouverai l'action à mener toute pleine.

Ouros : Je te le souhaite mais si tu n'y parviens ?

Ania : Cela ne sera.

Ouros : Peut-être. J'ai été ainsi et puis...

Ania : Et puis ?

Ouros : J'ai failli. Tout ce temps consacré à lutter contre ceux que je rencontrais, j'aurais pu en user à tracer un chemin de Beauté et de Vérité. N'est-il pas honteux de heurter deux fois du pied contre la même pierre ?

Ania : N'est-ce point ce que tu accomplis à présent ?

Ouros : La Beauté je sais m'en acquitter ; cela je le sais. Mais la Vérité, elle m'échappe encore et encore. Peut-être est-ce dû au trop des souvenirs, à mes forces déclinantes, à mon absurde révolte encore pour des injustices auxquelles je ne puis rien.

Ania : Le monde des hommes demeure empli de lâcheté.

Ouros : N'oublie pas la jalousie, la cupidité, l'avidité du pouvoir et de sa jouissance.

Ania : Je ne l'ai subi que trop. Je fus esclave.

Ouros : Quelle est la Vérité que tu désires ?

Ania : Celle de l'Amour.

Ouros : Tu souffriras.

Ania : Peu importe.

Ouros : La souffrance mène au trépas.

Ania : La mort ne peut m'atteindre.

Ouros : À moi de ne pas comprendre.

Ania : Je ne puis disparaître sans avoir découvert qui je suis, sans devenir être de certitude. Ta nostalgie, vieillard, je n'en veux pas ; à aucun prix. Je suis ici à regarder ce ciel bleu de mon pays, à me rêver en lui. J'ai déjà tant d'images de bonheur que tu ne saurais les compter dans ce qui te reste à vivre. Mes pas s'inscrivent en ce lieu, les champs, les forêts, le flot de la rivière qui murmure et me dit d'aimer.

Ouros : Toi aussi tu parles en Poésie.

Ania : Je parle selon ma vie.

Ouros : Ce sont mêmes choses, jeune fille.

Ania : Va dire cela au prince qui règne en cette ville proche.

Ouros : J'en viens.

Ania : L'as-tu rencontré ?

Ouros : Non. Il m'a fait recevoir par un de ses fidèles.

Ania : Et bien ?

Ouros : Il y a des personnes que l'on ne devrait jamais rencontrer. Pas même croiser dans les rues.

Ania : (riant) Je t'approuve !

Ouros : J'ai perdu ma journée ce jour là et compris l'étendue pour ces gens de mon inutilité. Leur bassesse aussi.

Ania : Tu l'as cherché.

Ouros : Un dernier lambeau d'espoir, sans doute.

Ania : Voilà ce que je puis à mon tour t'apprendre : l'Espoir ne compte pas, il trompe, il nous égare.

Ouros : Oui mais il est si beau ! (un silence)

Ania : Tu es fatigué ?

Ouros : (moqueur) Te soucier de moi ? Est-ce bien raisonnable ?

Ania : Je crois que j'aime bien parler avec toi.

Ouros : (s'inclinant) Mille grâce !

Ania : (vivement) Te moques-tu !?

Ouros : Je n'oserais. (un silence)

Ania : Tu disais venir chercher des lauriers.

Ouros : Vaine démarche si je t'en crois.

Ania : Je disais cela pour te chasser.

Ouros : J'avais compris.

Ania : Après tout peut-être existe-t-il encore dans une sente reculée, une faille cachée d'un rocher, un de ces arbustes fleuris d'ombelles. On dit qu'il y en avait des forêts entières voici bien longtemps.

Ouros : Je n'ai plus la force de les chercher.

Ania : Alors pourquoi viens-tu ici ?

Ouros : (souriant) Cela demeure mon secret.

Ania : À ta guise. Mais un secret se dévoile toujours. Tu me le diras demain.

Ouros : J'en doute... (un silence)

Ania : De quoi parlions-nous ?

Ouros : Je ne sais plus ; de choses et d'autres, d'astres morts sans nom.

Ania : Toujours tes énigmes.

Ouros : Ainsi sont les Poètes ; leur esprit s'agite en permanence. Leurs idées sont le fruit de nuits incessantes.

Ania : Je suis donc invisible ?

Ouros : Certes non. Mais quelque part nous voici dans l'ancre de la Chimère.

Ania : Je n'ai de peur ancienne.

Ouros : J'ai fini par devenir comme toi, moi aussi. À force de quitter puis de revenir, d'interroger ceux qui ne répondent. (Ania porte un galet à son oreille qu'elle tire de son vêtement) Que te dit-il ?

Ania : Il me rapporte le bruit de la rivière qui s'est tue, celui des oiseaux dans le ciel, le bruissement de la forêt, le chant des lavandières.

Ouros : M'écouterait-t-il si je lui parle ?

Ania : Je ne le pense point. Ce n'est en paroles seulement que l'on entend le monde.

Ouros : Ô combien je le sais.

Ania : Alors pourquoi me demandes-tu cette longue partie du mystère ?

Ouros : J'oubliais un instant que tu as deviné ces puretés : l'orbe du ciel qui roule au gré des heures, le vent qui peu à peu emmène les nuages tel un berger l'accomplit pour ses bêtes épuisées de chaleur vers la source accueillante. Depuis quand le fais-tu ?

Ania : Toute petite déjà la nuit me terrifiait ; désormais je l'adopte. J'ai mis longtemps à comprendre qu'il faut en elle s'abandonner, qu'elle n'est point dangereuse. Je reçois en moi ses dons ; en cette nuit puissante et merveilleuse, cette nuit de l'esprit, je vis.

Ouros : Le repos qu'en fais-tu ?

Ania : À quoi bon ? Qu'ai-je besoin de me prouver ce que je sais si bien ? Ici ou là peu importe la couche qui me reçoit ? (elle manipule le galet) Tu vas rire, Poète mais cette pierre petite, je la dispose contre ma tête au moment du sommeil. Qui sait, elle a peut-être envie de me dire quelque chose.

Ouros : Je jurerais ceci des arbres que ma main parfois effleure ; j'ai cette idée qu'ils ont des bribes de récit en leurs mémoires torsées, des beautés à plaindre, du rêve à partager selon notre silence.

Ania : Pourtant rien ne nous appartient.

Ouros : Bien sûr... Et tu désires encore mener tes pas vers les cités puissantes, les vertiges de leurs méandres ? Tu veux donc perdre ce que tu as conquis d'harmonie et de lenteur ?

Ania : Je dois pourtant le faire.

Ouros : Veux-tu m'en dire le pourquoi ?

Ania : Rappelle-toi qui tu étais plutôt.

Ouros : Un jeune fou d'idéaliste.

Ania : Tout juste !

Ouros : Une proie facile.

Ania : Justement je l'ai été ; on m'a souillée.

Ouros : Tu souhaites demander réparation ?

Ania : (riant) Ne disais-tu que Justice n'existe ?

Ouros : Le discours cependant peut troubler les âmes noires ; il le peut car même en elles travaille encore l'indicible nostalgie de l'enfance perdue ou volée. Seuls les désirs comptent, le pouvoir qui autorise à les assouvir. Or ce qu'elles ignorent de tous les éléments c'est que seule la terre se laisse embrasser : nous pouvons la prendre à deux mains et tôt ou tard nous y reposons. Les autres demeurent insaisissables : l'air, le feu, l'eau. Ils nous entourent aussi dangereux que des fauves, chacun à sa manière. Puissants et intangibles que nous tentons d'appriivoiser afin de les utiliser toujours au mieux de nos illusoire rancœurs, nos misérables assemblages.

Ania : Voilà en effet ce que je compte leur révéler.

Ouros : Je te l'ai dit, tu souffriras.

Ania : Peu importe puisque je possède la Beauté.

Ouros : Même elle tu ne la possède car un jour tu seras, paradoxe des paradoxes, dans l'obscurité et la mort proche ou encore la grisaille de l'aveuglement, de la maladie. Tu n'auras plus d'heure ni de clarté de pensée ni d'acte ; alors qu'en sera-t-il de la Beauté ?

Ania : (reprenant son galet) Alors lui me parlera.

Ouros : Soit. Bientôt le soleil descendra sous la montagne ; la nuit prendra le monde tout entier. La nuit qui protège, dissimule et donne l'apaisement.

Ania : La nuit où le puissant chasse le faible.

Ouros : À toi d'apprendre les mots qui rendent fort, les gestes de prière qui n'ont rien d'abandon. Oui ces quelques mots devant lesquels aucun homme ne tient.

Ania : Quels sont ces mots ?

Ouros : Nostalgie, Amour, Lenteur, Songe absolu. (il se pelotonne sous le porche ; la nuit tombe et une grande lune pleine se lève lentement)

Ania : (s'asseyant dans la même position non loin d'Ouros) As-tu quelque rêve à me conter ?

Ouros : (les yeux fermés) Oui. Plusieurs.

Ania : Le plus ancien, le plus récent, comme tu le voudras.

Ouros : Voici le plus ancien :

Le jour viendra de notre fin dernière
les jeunes d'abord tous partiront
et les vieux dans leur folie demeureront
car Ophis étendra son pouvoir et ses songes
Ophis qui n'est rien et qui est tout.

La cité merveilleuse sous la terre voyage
et à la parcourir on y passe cent vies
pour resurgir là-bas où la vraie vie se passe
sous des portiques d'or enflammés d'images solitaires.

Ce jour viendra, la flute sonnera
et tous les jeunes gens ou presque m'a-t-on dit
quitteront cette ville d'Orkan en sa morne contrée
pour ne plus revenir, nous laissant chaque pierre à garder
ainsi que l'amer souvenir de n'avoir rien su faire.

C'est moi qui vous le dis qui jamais n'écoutez
vous qui savez haïr les choses grandes ensemble
à cela il n'est rien qu'un étrange remède :
partir au clair pays du sommeil partagé.

Ania : Quel est donc ce pays du sommeil ?

Ouros : Celui d'où je viens. Sa terre noire, profonde, abrite toutes
les semences. J'en fus banni pour d'obscures raisons... Depuis je
recherche les paroles magiciennes qui ouvriront les chemins qui y
mènent.

Ania : Un autre de tes rêves ?

Ouros : Le plus grand. Le plus beau.

Ania : Veux-tu me raconter ?

Ouros : Encore cette fois je fus couronné par l'Aurore. Celle

que nous attendons tous dans l'angoisse de la nuit, la terreur de n'être plus rien peut-être... Je vais te dire... (un silence)

Ania : (s'asseyant, les genoux sur la poitrine) Je t'écoute, Poète.

Ouros : Voici le songe qui me tient depuis mon plus jeune âge, depuis que ma mémoire d'enfant revient à mon si faible souvenir. Te souviens-tu, jeune fille, de ces quelques bribes, du moment où, marchant à peine, tu assembles déjà des terreurs et des emportements ?

Ania : (se balançant doucement) Oui. J'ai quelques images en tête, confuses souvent mais claires aussi. La plupart sont triviales.

Ouros : J'ai cette disgrâce ou plutôt cette fatalité d'un obsédant mystère, une sorte de récit imposé par un dieu ou quelque sort insensé.

Ania : Et bien ? As-tu écrit cela ?

Ouros : Non. Je n'ai rien mis en mots pour qu'ils demeurent car cette chose m'appartient et elle périra avec moi.

Ania : Ainsi sont les Poètes : ils croient dans leur orgueil que l'univers ne peut se passer d'eux !

Ouros : Le Poète fait tenir le monde ensemble ; ses actes, ses dires, ses paroles les plus tristes ou flamboyantes sont comme le flux de vie !

Ania : Je ne te crois pas. Que peut le Poète ; que peux-tu faire

toi qui prétends en être un devant la cruauté, le mensonge, la tyrannie ?

Ouros : Justement, je puis te raconter ce songe de l'enfance à ce moment présent ; ensuite tu me diras si ton sentiment demeure toujours même... (un silence) Dis-moi si la question ne t'es venue parfois : où sont les morts ? Quel séjour les abrite ? Ont-ils pour leurs actions récompense et châtement ?

Ania : Je ne crois en rien. La mort efface tout ; ce dont on nous abreuve, croyances, religions, ne peut me séduire. Non, tout doit s'anéantir.

Ouros : Et pourtant il existe des signes. (la nuit tombe)

Ania : Lesquels ?

Ouros : Dans le sommeil qui nous prend chaque nuit s'assemblent telles des nuées les idées les plus folles, des histoires dont au réveil on ne sait démêler le terme du réel.

Ania : Le sommeil cesse toujours ; la mort pèse sur nous comme un linceul de bronze. Elle nous gante de plomb et à jamais arrête notre coeur.

Ouros : Peut-être. Mais la pensée ne s'échappe-t-elle pas vers d'autres cieux ?

Ania : Encore une fois je n'en crois rien.

Ouros : Qu'en sais-tu ? Le froid va revenir scellant la terre de

son étreinte glacée, figeant les défunts dans un carcan de fer. Le ciel bleu s'en ira pour d'autres rivages lointains, là où les jardins peuvent en toute quiétude étendre leur langueur. Là où vont les hirondelles, messagères du vrai bonheur. Là-bas où viennent les charrois pour accomplir leurs rites : assembler en vain les pierres du pardon. Mais il nous restera la lune, celle qui se lève à présent, immaculée, insensible, éternelle et ce froid nous tiendra tous dans son éveil terrible, Marbre parmi les marbres aux faces anéanties. (la lune se lève et éclaire la scène)

Ania : Oui, il nous restera cette obole d'argent, ce faste qui nous étonne et nous emplit de terreur à la fois.

Ouros : Sans elle que ferions-nous dans la nuit ténébreuse ?

Ania : Nous serions orphelins.

Ouros : À la merci des êtres qui nous chassent, avides, sans pitié, voulant se repaître de notre chair. J'aime cette face brillante et inaccessible.

Ania : Tu dois avoir bien des raisons pour cela.

Ouros : En effet. (un silence)

Ania : Me diras-tu enfin ce rêve ?

Ouros : Ecoute donc. (un silence) Voici le rêve que je fais depuis l'enfance, depuis toujours à ce qu'il semble... Ce songe me paraît parfois une divine infortune mais il n'en est rien.

Ania : Pourquoi dis-tu ceci ?

Ouros : Nous n'avons pas besoin des dieux pour ceindre le malheur ; pour que s'ouvrent devant nous, béantes, les parois de l'abîme. (un silence) Ainsi je suis sur une nef à la proue relevée, longue, puissante, racée, belle jusqu'à sa poupe où je me tiens, tenant le gouvernail. Pour la mouvoir ils sont vingt-cinq rameurs sur chacun des bordés, vaillants autant qu'il m'en souviene, venus de toutes parts au gré de ma pensée. Leurs noms je ne puis te les dire ; je les ai su autrefois, voici jadis mais comme bien du temps s'est passé et que je n'entends plus leurs voix, je ne contemple désormais que l'avant du navire, leurs formes vagues dans la profonde nuit... Nous sommes sur les épaules de la mer ; elle nous berce de sa grâce si fière, nous envoie sa blanche écume, semence à jamais dispersée...

Ania : Est-ce tout ?

Ouros : Non ; figure-toi cette longue nacelle, vêtue de noir à la proue azurée, immobile avec tous ses rameurs endormis sur leurs bancs et moi, seul, qui veille sous les étoiles fixes, toujours mêmes. J'attends...

Ania : Sais-tu au moins ce que tu espères ?

Ouros : Oui, le noir pays ; celui qui m'a porté autrefois, m'a vu naître, noir dans sa terre fertile, noir dans sa beauté heureuse. J'en fus banni pour quelque raison impérieuse dont je n'ai, là encore, le moindre souvenir. Mais tout mon être désire y revenir, fouler à nouveau son limon merveilleux ! Jouir de l'été fort en cette contrée d'or, paradis où nul souci, nulle peine ne viennent nous

accabler. J'en connais tous les chemins, les cimes généreuses, les fleurs épanouies pour réjouir les yeux. J'ai encore en l'esprit le chant de ses douces rivières, des sources qui désaltèrent à la fois l'esprit et le corps.

Ania : Ce pays que tu décris n'existe pas !

Ouros : Moi je sais qu'il m'attend.

Ania : Ton rêve n'a pas beaucoup de substance.

Ouros : Attends de connaître la suite. (un silence) J'ai donc ce rôle immense de veiller sous les étoiles, de guetter cet instant ineffable où le noir pays apparaîtra dans cette nuit subtile comme lui. Les rameurs endormis n'en savent rien pourtant ou alors dans leurs rêves peut-être... Depuis que je tiens cette tâche, je connais les astres par leurs titres ; je les nomme sans cesse et je leur parle. J'ose croire qu'ils m'aident dans leur course afin de me préparer pour cet instant fatidique.

Ania : L'Aurore ?

Ouros : Oui, l'Aurore qui vient, imperceptible, affleurant la surface de l'onde amère. C'est en ce moment que le noir pays se dessine, vivant, proche ; il semble que de la main tendue il se pourra saisir. Il est là, une nouvelle fois encore et mon esprit s'agite, les promesses de pure félicité s'assemblent ! Mon cœur soudain s'envole, enfiévré ! (un silence)

Ania : Ton rêve s'ajuste donc.

Ouros : Tu dis bien. Il s'ajuste à ma pensée, à mes désirs, à l'espoir infini de retrouver la terre première, là où ceux que l'on a perdus sont bienheureux. (un silence) D'un cri je réveille tout l'équipage, je lui dis de saisir les rames longues et chassant le sommeil, de les manier avec la plus grande force pour que volant sur l'onde, surmontant les vagues naissantes, la nef s'envole vers le fil sombre d'horizon. Tous m'obéissent sans tarder.

Ania : Tous sans exception ?

Ouros : Bien sûr ; ils chantent de leurs voix sonores afin d'encourager l'effort qui demeure leur dû. Le vaisseau, plus que jamais ailé, s'élance. (un silence) Je ne puis te décrire cet instant avec des mots d'hommes ; il me semble que toute ma vie s'y trouve résumée, accomplie. La joie profonde me tient, m'illumine de son nimbe et peu de temps durant je suis celui qui peut être vainqueur !

Ania : Et puis ?

Ouros : L'Aurore toujours reste la plus rapide : elle court sur la crête des vagues, la moindre ride de l'eau lui sert de prise et elle gagne sur nous, nous rattrape, prend la poupe où je suis, la nef jusqu'à sa proue, le mat jusqu'au sommet. C'est peine perdue...

Ania : Et le noir pays ?

Ouros : Le noir pays s'enfuit avec la nuit vaincue. Ombre de son ombre, il disparaît dans l'éclat du tout jeune soleil, la brume dorée qui s'élève, la couleur qui triomphe partout.

Ania : Tu es ainsi condamné à revivre ce fantasme ?

Ouros : Comme tu le dis, jeune fille. Les rameurs, déçus, remettent les rames longues, s'apprêtent à nouveau au sommeil dès que la lumière faiblit. Et moi, accablé, je reprends mon poste de veilleur. Alors l'orage crève sur nous et la pluie nous submerge tous. Gloire à toi pays qui jamais ne se confie, qui toujours m'échappe ! L'eau divine qui te parcourt sur mon visage passe en une lente approche de l'éveil et je me souviens ainsi de ces choses perdues, des yeux furtifs qui m'invitaient sans trop d'instance.

Ania : Sais-tu, au moins, ce que tout cela signifie ?

Ouros : L'absurde de la vie, sans doute. L'idéal impossible, le cycle sans fin du vouloir sans écho... Partir, venir...

Ania : Je te plains si ce songe est bien ce que tu dis, toujours même.

Ouros : Epargne-moi ceci... (un silence) Ce n'est qu'un songe, une illusion de l'existence. Tu le vois nous sommes faits de vide ; tout ce que nous accomplissons n'a aucune plénitude. Un instant, parfois, nous croyons partager des paroles sonores, des actes qui ont du sens. Mais cela ne dure pas. L'oubli, sans cesse ; la folle légèreté de notre destin qui passe sans retour. Le plaisir encore, que nous recherchons, avides et insatiables : voici quelques raisons, s'il t'en faut, qui nous habillent de néant. Or me diras-tu, le néant en lui-même représente quelque chose, une attente vertigineuse, une soif de paraître. Or paraître n'est rien, la parole n'est qu'illusion ; tôt ou tard ma main qui se tend vers toi, qui sait peut-être, te traversera aussi légère qu'une pluie de mai. Tu n'en

sauras nulle chose. Voici pourquoi il nous faut le pouvoir, toujours plus parce que lui seul peut nous masquer cette terrible face creuse de la chimère, nous emporter jusqu'à la fin dernière dans un rêve absolu et fatal. Comprends-tu ?

Ania : Je ne sais ce que tu veux m'exprimer ; tes dires sonnent étranges à mes oreilles. Mais je puis entrevoir ton propos : la solitude.

Ouros : Oui, nos solitudes ; nos sécheresses. (un silence ; la lumière change encore et l'aube peu à peu s'installe)

Ania : (avec révolte) Tout ceci, vieil homme, ne m'intéresse pas !

Ouros : Je puis l'admettre...

Ania : Ce que tu me contes n'a aucune valeur, ne sert qu'à donner prise à la nostalgie, à l'annonce du trépas. J'ai ma vie à mener, mes actes à accomplir !

Ouros : C'est toi qui m'as demandé ce récit.

Ania : J'ai eu tort.

Ouros : Il en va ainsi de ce que l'on ignore, de la chose contée par l'autre. On peut n'y trouver aucune gloire, aucun réconfort.

Ania : Qui te parle de réconfort ? J'ai été asservie autrefois et ce dont j'avais besoin n'était point du réconfort mais bien de la révolte. En elle j'ai trouvé la force de survivre ; j'ai pu me libérer et fuir !

Ouros : Pour venir ici, loin de tout.

Ania : Oui. Loin des hommes pervers qui asservissent.

Ouros : Tous les hommes ne sont ainsi ; certains savent aimer.

Ania : Je ne les connais en rien. (un silence) Je doute qu'ils existent !

Ouros : (songeur) J'ai, voici longtemps dans ma jeunesse, beaucoup souffert à cause de femmes...

Ania : (ricanant) Que tu dis, vieil homme ! Il te faudra chercher ailleurs pour te faire plaindre.

Ouros : Je ne te demande de t'apitoyer. Je cherche seulement à te dire que la souffrance, l'injustice, nous affectent toutes et tous.

Ania : Nous autres femmes en particulier. Nous lavons les morts...

Ouros : Certes. Et depuis bien longtemps. Mais tu désires partir cependant ; aller vers les villes à la rencontre des autres qui chercheront encore à te tromper ?

Ania : Ils ne le pourront plus.

Ouros : Qui les en empêchera ?

Ania : Cette force qui désormais me guide.

Ouros : Veux-tu me dire laquelle ?

Ania : À toi maintenant d'écouter ma parole... Si tu le souhaites.
(le jour s'est installé ; on entend le chant discret d'oiseaux)

Ouros : Je t'écoute.

Ania : Je suis venue ici meurtrie, désespérée, souillée par la rage des hommes. Leurs mensonges, leur cruauté m'ont emplie de haine longtemps et tu sais ce qu'il en est de la haine...

Ouros : Oui, elle te ronge, te détruit tel un feu dévorant.

Ania : Il fallait donc cet exil, au milieu de nulle part. Là où il ne vient jamais personne.

Ouros : Et si d'aventure quelqu'un...

Ania : Je fuyais plus haut dans la montagne parmi les bêtes qui comme moi détestent l'homme. Puis je revenais dès que la place était nette à nouveau.

Ouros : Tu aurais pu décider de demeurer de la sorte le reste de tes jours. Pourquoi as-tu changé ?

Ania : Ce n'est pas moi qui ai changé, c'est la Nature autour de moi qui a opéré cette lente métamorphose... (un silence) Au commencement mon unique souci demeurait de rester en vie, trouver de la nourriture, me désaltérer et surtout ne plus penser à rien... Plus rien. Car tu dois savoir, vieil homme, que la mémoire nous torture de ses retours, de ses mauvais instants subis, de ses chagrins.

Ouros : Je crois qu'un bon jour est celui où les souvenirs se sont à peu près tenus tranquilles.

Ania : J'étais ainsi ; en vain pour sûr. Dès que j'ai pu gagner quelque sécurité, une fois construite cette petite demeure où tu te tiens, j'ai à nouveau été submergée par ces misères de l'âme.

Ouros : Je connais cela. Il n'existe pas beaucoup de remèdes.

Ania : Je ne croyais plus en l'Amour.

Ouros : Et à présent ?

Ania : J'y mets mon espoir.

Ouros : Comment cela ?

Ania : Parce que, peu à peu, la Nature m'a offert à ce moment où j'en avais le plus besoin l'éclat de sa beauté. Le moindre trait de lumière perçant le feuillage léger, le discours de l'eau qui s'élance vers la plaine depuis la haute montagne, le cri des bêtes, le retour du printemps après l'attente dans la froidure, le vent d'été ; j'ai goûté ceci avec ferveur.

Ouros : Peu à peu la vie t'a reprise.

Ania : C'est ainsi, tu dis vrai. Au delà de nos pensées, de notre sentiment il existe autre chose épars autour de nous. Je suis sûre que toi le Poète tu lui donnes un nom : Beauté, Equilibre, Magie...

Ouros : Simplement Amour.

Ania : (soudain calme) Amour, oui. Celui qui n'a besoin d'aucune preuve pour exister.

Ouros : Voici donc ta force... Et c'est cela que tu veux annoncer dans le monde des hommes ? Ce monde qui t'a meurtrie n'a pas changé, le comprends-tu ? Je m'en suis retiré sans vouloir de retour ; n'avons-nous pas été assemblés dans le corps d'une femme ?

Ania : (ironique) Quelle pensée puissante !

Ouros : Ne te moque pas. Là réside la haine de certains.

Ania : Pourtant je vais là-bas.

Ouros : Que leur diras-tu ?

Ania : Qu'il faut respecter la plus petite existence, poser la question de la Justice et de la justesse, admirer cette Nature qui s'offre et nous donne tout alors que nous ne pensons qu'à la piller.

Ouros : Ils riront de toi, feront semblant de t'écouter, de s'intéresser à tes propos afin de mieux t'anéantir.

Ania : Je sais reconnaître les coeurs purs, confondre les hypocrites. Il suffit pour ceci de leur tenir la main.

Ouros : Vraiment ?

Ania : Donne-moi ta main, vieil homme.

Ouros : (la lui donnant, paume ouverte) La voici.

Ania : (fermant les yeux en tenant la main d'Ouros) Ta main n'est ni sèche, ni molle ou humide. On sent sous la peau et sa douce chaleur battre un coeur généreux, les muscles prêts à saisir. C'est la main d'un coeur pur.

Ouros : (retirant sa main) Tu as là un don divin que j'aimerais posséder.

Ania : (souriant) Tu n'es point démuné.

Ouros : Je détiendrais donc quelque chose d'unique ?

Ania : Mais oui ! Tu as la grâce de convaincre par la parole, de saisir par le songe tout ce qui nous grandit. Tu sais mieux que personne choisir les mots puissants que tu assembles d'un seul coup, d'un seul, afin qu'ils ravissent notre coeur jusqu'à étreindre notre souffle lui-même ! Et tu te plaindrais d'être orphelin de tout ?

Ouros : (souriant) Toi aussi tu connais la présence des mots. Dans ta quête la chose va te servir, je pense. (un silence) Je te vois rassemblant des foules entières, leur parlant des heures durant de la beauté du monde, plus encore du désir d'équité. Je te vois en prison aussi ; cela justement pour ces discours que les puissants honnissent, bafouée, insultée...

Ania : Je m'y attends. Suis-moi.

Ouros : Je ne puis plus le faire. Mes forces sont parties ; j'étais venu ici trouver quelques lauriers...

Ania : Alors tu demeureras en cette petite maison qui fut mienne. Chaque jour tu observeras cette Nature qui m'a fait renaître et tes mots douloureux, tu les poliras comme on accomplit une pierre précieuse. Alors, te sachant ici, occupé à la Beauté, toute la Beauté, je serai rassurée même s'il m'advient d'être humiliée ou accablée.

Ouros : Je te promets de le tenter mais je suis vieux.

Ania : Tu le feras ; je le sais. La vieillesse n'est qu'un songe de plus tout comme ton navire qui cherche le noir pays ou le château des Parques. Elle se couche une fin de jour puis sous le soleil nouveau, sa chaleur bienfaisante, elle regagne l'élan du coeur... Ne crois-tu pas ? Ne crois-tu pas !

Ouros : Je te dirai plus, si nous nous revoyons... Maintenant si tu dois partir pour la ville lointaine, ne te retarde pas.

Ania : J'avais prévu ceci... (elle prend une sorte de besace et la charge sur son épaule) Prends soin de toi, vieil homme. Et aussi de mon domaine. (elle fait un geste large et rit)

Ouros : (riant) J'en ferai bon usage. (un silence ; ils se regardent) Donne-moi tes mains, jeune fille.

Ania : (les lui donnant) Et bien ?

Ouros : (lui tenant les mains délicatement) Reçois ma bénédiction

pour ce que tu vas entreprendre, cette mission sacrée que quelques unes et quelques uns peuvent accomplir : transmettre. (il l'embrasse sur le front) Il ne t'arrivera plus rien de mal ; beaucoup là-bas t'écouteront, je le sais. Et si l'on veut ta mort, ils seront si nombreux que l'on n'osera te toucher.

Ania : (avec émotion) Merci à toi, Poète. J'ai un dernier cadeau. (elle pose sa besace et va chercher dans la petite maison une mince branche de laurier sec, la tresse en couronne et la pose sur la tête d'Ouros). Je te donne ce que tu es venu chercher. (Ouros s'incline) Je m'en vais... Adieu. (elle se retourne et s'en va, le sac sur l'épaule en courant presque)

Ouros : (ôtant la couronne et la disposant sur le mur de la maison) Merveille ! En un jour Beauté et Vérité sont miennes ! Je n'ai jamais quitté la Thessalie !

NOIR ET FIN

Cette pièce de théâtre a été achevée à Castres le 27 novembre 2022.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXVIII

